

Derrière les barreaux, la terre promise

Un soir d'hiver 1942, Auschwitz

- Vas-y, Jordi, continue ton histoire et raccroches-y les nouveaux.

Les nouveaux, c'était trois énergumènes au visage ravagé, aux cheveux hirsutes et à la mine de vaincu. Autrement dit, c'était davantage des cadavres ambulants que des êtres vivants. Leur énergie de vaillants soldats prêts à tout pour anéantir l'émancipation de l'Allemagne s'était envolée à l'instant même où les menottes nazies avaient enlacé leurs poignets. Lucides, ils savaient bien qu'ils ne ressortiraient pas vivants de ce camp. Alors qu'avaient-ils d'autres à faire sinon d'écouter Jordi ?

Jordi, doyen de cette cellule, regarda un à un les trois nouveaux. Il les dévisageait de son regard bleu perçant. Il ne cherchait pas à refaire leur portrait physique, après tout les prisonniers se ressemblaient tous et lui-même n'échappait pas au lot à l'exception, peut-être, de son regard toujours porté vers un haut-delà, lointain et inaccessible. Ce qu'il lui importait de savoir c'était si son histoire allait les saisir et pénétrer jusqu'au fin fond de ces trois âmes. Sans plus tergiverser, « partons » s'exclama-t-il et il commença.

« Fermez les yeux » ordonna-t-il d'une voix magistrale. Les nouveaux arrivés commencèrent à rire et à se moquer de cette mise en scène. Cependant ils s'en avisèrent aussitôt lorsqu'ils aperçurent, un à un, chaque prisonnier rabattre leurs paupières que l'émaciement du visage faisait sortir de leur orbite. Alors, à leur tour, ils jouèrent le jeu.

« La route est longue aujourd'hui... Le soleil intensifie la chaleur de ses rayons en notre direction, il cherche à être notre ennemi, à nous ralentir dans notre voyage, à nous voir mourir, déshydratés et la peau craquelée. Mais ce n'est pas notre ennemi, détrompez-vous mes amis. Il nous aide, il nous éclaire. La nuit, lorsqu'il nous quitte lâchement, je le maudis car nous ne pouvons plus avancer dans l'obscurité ; puis au petit matin, il nous réveille, nous reprenons notre course et je le bénis à nouveau. C'est lui notre guide, c'est lui qui nous permettra un jour de voir de nos propres yeux la terre promise, la terre de nos aïeux donné par Yahvé. Et ce jour est proche, je le sais, je le sens. Vous me demandez comment je le sais ? Regardez un moment, posons chacun notre bâton.

La terre vers laquelle nous marchons depuis 40 jours, sans trêve et sans répit, n'est pas loin mes amis. » Jordi ouvrit les yeux, lui seul, sortit une craie blanche de sa poche et marqua le bas du mur d'un épais bâton blanc, le quarantième d'une longue série, tous plus droits les uns que les autres. Il se retira à nouveau dans les profondeurs de ses rêves. « Je ne l'ai jamais vue cette terre et pourtant je connais chaque trait de son visage, comme un enfant qui n'aurait pas besoin d'avoir un portrait de sa mère pour la reconnaître, quand bien même il aurait été séparé d'elle dès sa naissance. C'est la terre où coule le lait et le miel. Voyez, là sur votre droite, le troupeau de chèvres bulgares, elles sont à peine plus grosses que leurs cousines du sud, leurs poiles est tout juste plus épais, elles produisent du lait en quantité plus faible mais annoncent déjà la prospérité de celles que nous recherchons. Ne les effrayez pas, nous pourrions les apeurées. Voyez comme nous sommes vêtus... aucun d'entre nous n'a quitté ses vêtements de camp. Je vous en promets des beaux et des colorés, du lin finement travaillé pour les jours de fêtes... et tous les jours seront jours de fête ! Nous nous sentons sals dans ces haillons, n'est-ce pas ? Et pourtant nous sommes revêtus du plus beau vêtement : celui de la liberté. Respirez cet air. L'air marin est omniprésent : il vient à la fois du Sud-Ouest, chargé des parfums de la Méditerranée, et aussi de l'Est d'où il nous rapporte un peu de sel volé à la mer morte. Le sel ne vous plait pas mes amis ? Vous rêvez de beignet et autres sucreries ? N'y rêvez pas, ce ne serait qu'un rêve. Là-bas, au terme de votre voyage, vous en aurez en profusion, vous goûterez les douceurs à l'amande et celles, encore plus douces, au miel. A propos de mets, dînons mes chers amis ».

La distribution alimentaire à l'apparence répugnante et au goût encore plus détestable interrompit le voyage des prisonniers. Aucun de ces derniers n'ouvrit les yeux puisque leur guide ne leur en avait pas donné l'ordre. Jordi se leva, prit les écuelles de chacun et les plongeait une à une dans la marmite. Puis, comme on voit faire le Christ sur les tableaux de la Cène, il distribua la nourriture tour à tour, murmurant qu'il s'agissait d'un potage montagnard qui avait mijoté sept heures à feu doux. Il leurs disait aussi qu'ils étaient reçus à l'instant chez un vieux couples bulgares, ceux mêmes à qui appartenait le troupeau de chèvres aperçu auparavant et que, d'ailleurs, l'une d'elle faisait office d'aliment principal dans le potage.

Jordi parla toute la soirée, il invita à contempler les étoiles et à faire attention aux « bestioles ». Il prenait les rats de la prison pour des furets. Le voyage continua dans le rêve de tous. Il leur fit oublier l'inconfort dans lequel ils étaient entassés ici, tous les trente, avec seulement six matelas. On en avait réservé un à Jordi mais lui-même ne l'utilisait pas, affirmant qu'en voyage « on dort à la belle étoile ou bien on ne dort pas ». C'est ainsi, que les matelas avaient été privés de leur usage premier et servaient maintenant de barrières, dites de bois, tout autour du lieu de campement pour se protéger des éventuelles visites animalières.

Au matin, Jordi réveilla ses hommes. Il les avertit que la journée ne serait pas facile. Que la terre était loin. Toute la troupe reprit sa position de la veille : les yeux fermés, les jambes repliées sur soi et le dos appuyé au mur. Personne n'osa faire remarquer à Jordi qu'hier il leur avait juré la terre promise toute proche et qu'aujourd'hui il leur annonçait le contraire. Jordi le reconnut lui-même :

« Partir en voyage c'est facile, nous avons un but et nous cherchons à l'atteindre. Le principe est simple, nous pouvons tous le faire, quand nous le désirons et quelque soit l'endroit où nous nous trouvons. Mais ensuite c'est lorsque nous sommes en voyage, lorsque nous ne pouvons plus en sortir, qu'il ne s'avère pas toujours facile, il révèle son vrai visage le coquin ! Aujourd'hui est un jour difficile mes amis. Le soleil m'a indiqué ce matin, alors qu'il se levait à peine, une erreur dans notre marche. Nous sommes tournés vers la Grèce, il nous faut repartir vers l'Est pour atteindre la Turquie. Nous allons rebrousser chemin de quelques heures. Je ne sais pas si j'arriverais à aller jusqu'au bout, voyez mes mains écorchées et mon ventre gonflé par la faim. Nous ne sommes plus qu'une ribambelle d'os... »

Et la journée se passa ainsi, comme une mauvaise journée de voyage. Cependant Jordi demeurait à la tête de la petite troupe même si ses pas se faisaient plus lents. Il obligeait tous ses compagnons de route à contempler le paysage car il était, disait-il, « bien différent en ce sens que dans l'autre et aussi bien plus beau » puisque c'était le bon chemin cette fois-ci.

Le voyage se poursuivit ainsi, à l'image de ces deux journées : des jours heureux et des jours tristes, des jours hâlant et des jours lents, « des jours avec et des jours sans » comme dit le dicton. Ils étaient compagnons du même bateau, embarqué dans la même galère et navigant vers le même but sous la conduite du même chef. La voix de Jordi s'élevait, seule, et semblait abattre les murs de la prison. Il traçait la route, commentait le paysage, donnait des ordres et maniait sa petite troupe avec une autorité paternelle. Un jour, au petit matin, il annonça qu'ils seront ce soir même en terre promise. Cette fois-ci il ne se trompait pas. Tous s'extasiaient, jetant des cris de joie et d'ivresse. Jordi garda son calme, il savait depuis plusieurs jours que le voyage touchait à sa fin mais n'en avait rien dit de peur de les ralentir par une surdose d'excitation qui les aurait plus fatigués qu'autre chose.

Alors que Jordi sonnait l'heure du départ, au même moment les gardiens entrèrent violemment dans la cellule.

- « Toi là-bas, dépêche ».

Sans jouer l'innocence, Jordi se leva et les suivit, il dit seulement en direction de ses camarades :

- « Nous retardons le départ de quelques instants, mais nous y arrivons tout de même à la tombée du jour. Attendez-moi. ».

Aucun d'eux n'ouvrit les yeux parce que Jordi, qui avait donné l'ordre de les fermer, n'avait pas donné celui de les ouvrir avant de partir. En revanche, leurs oreilles étaient bien ouvertes comme elles l'étaient depuis le début de ce grand voyage. Ils entendirent la porte se refermer sur Jordi et ses gardes du corps. L'attente se fit longue, très longue. Soudain, un coup de fusil vint rompre leur silence... Tous comprirent et tous ouvrirent les yeux. Ils découvrirent, comme pour la première fois, la tristesse de leur cellule, l'étroitesse de sa superficie et la crasse des murs. Ils venaient de quitter la luminosité crue de l'Orient pour celle, morne et faible, de l'hiver polonais. Ils étaient dans le camp d'Auschwitz tandis que Jordi était entré en terre promise. Il y était arrivé avant la tombée du jour, geste du destin pour le récompenser de sa persévérance.

(1613 mots)